3 1761 04215 5689

Carmouche, Pierre François
Adolphe
Le voleur

PQ
2203
P9V6

LE VOLEUR,

Comédie

EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR MM. CARMOUCHE ET DE COURCY;

Représentée, pour la première fois,
SUR LE THEATRE DU PALAIS-ROYAL,
LE 11 AOUT 1831.

PRIX : 1 FR. 50 C.

Paris.

J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, GALERIE DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS.

1831

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. BADOULARD, ancien commerçant.	M. Préval.
Mlle GERTRUDE, sa sœur.	Mme Tobi.
DOROTHÉE, leur nièce.	Mlle Pernon.
ISIDORE VERNEUIL, jeune architecte.	M. Régnier.
M. BONVOISIN, commissaire de police.	M. Sainville.
Son Secrétaire.	
Voisins voisines.	

La scène est à Beaugency.

PG
2203
P9V6

IMPRIMERIE DE DAVID, BOULEVARD POISSONNIÈRE, N° 6.

LE VOLEUR.

Le théâtre représente une chambre à coucher meublée simplement ; à gauche du spectateur, au premier plan, une cheminée ; au second plan, un secrétaire fermé, la clé dans la serrure ; au troisième plan, toujours du même côté, une porte qui communique à un corridor. A droite, au premier plan, une porte vitrée ouvrant la chambre de Dorothée ; au second plan, un cabinet de toilette ; dans le fond, au milieu, une alcove fermée par de grands rideaux, et, de chaque côté, une fenêtre avec des volets en dehors et des rideaux en dedans, la fenêtre de gauche donne sur une terrasse.

SCÈNE PREMIÈRE.

BADOULARD, *en robe de chambre et en pantoufles*, MADEMOISELLE GERTRUDE, *en toilette.*

BADOULARD, *tournant la clé dans la serrure.*

Vous voyez bien, ma sœur, que nos serrures sont en mauvais état ?..

GERTRUDE.

Il faut convenir, mon frère, que vous êtes singulièrement poltron.

BADOULARD.

Les femmes sont étonnantes; sitôt qu'on a peur, on est un poltron...

GERTRUDE.

Il n'y a pas de mal... un ancien marchand de draps n'est pas obligé d'être un César...

BADOULARD.

Bien certainement, je n'en aurais pas vendu une pièce d'étoffe de plus... et maintenant que je suis retiré du commerce à Beaugency, il me semble que je n'ai rien de mieux à faire que de vivre en repos et de veiller à notre sûreté.

GERTRUDE.

Alors, pourquoi donc refusez-vous toujours de faire partie de la garde nationale?.. Puisque tout le monde en est...

BADOULARD.

D'abord si tout le monde en est, on doit avoir assez de monde sans moi...

AIR : Vaudeville de *la Petite Gouvernante.*

Je n'eus jamais l'humeur guerrière,
Et puis enfin pourquoi donc faudrait-il
Recommencer tout d'un coup ma carrière,
Et remplacer l'aune par un fusil?
Chacun se doit à la mère commune,
Commerçant, guerrier, magistrat...
Mais j'ai fini, moi, j'ai fait ma fortune,
J'ai payé ma dette à l'État.

GERTRUDE, *avec ironie.*

J'aurais pourtant aime à vous voir en uniforme... en grande tenue...

BADOULARD, *montrant sa robe de chambre.*

Ma grande tenue, à moi, la voilà.

GERTRUDE.

Cependant, s'il y avait dans la ville des rassemblemens, une émeute ?..

BADOULARD.

Je resterais au coin de mon feu.

GERTRUDE.

AIR : *Vos maris en Palestine.*

Dans les troubles populaires
Il est beau d'intervenir.

BADOULARD.

Pour l'honneur des réverbères
Que je voudrais soutenir,
Que peut-il m'en revenir ?
Des sottises, des coups même ;
Aussi, par précaution,
En fait d'arrestation,
Moi, je suis pour le système
De la non intervention,
Je suis par précaution
Pour la non intervention.

Parbleu, ma chère sœur, vous tenez donc beaucoup à ce que je passe la nuit dehors ?.. Eh bien ! moi, je ne veux pas laisser la maison seule.

GERTRUDE.

Est-ce que je ne suis pas assez grande pour me garder?

BADOULARD.

Je ne dis pas cela pour vous, mais pour notre nièce Dorothée, qui est jeune et gentille.

GERTRUDE, *piquée.*

S'il y avait du danger pour elle, il y en aurait aussi pour moi.

BADOULARD.

Encore une fois, il n'est pas question de vous... Et d'ailleurs, il n'y a pas que les galans qui cherchent à pénétrer dans les maisons... il me semble que les voleurs s'en mêlent aussi?

GERTRUDE.

Comment pouvez-vous les redouter, demeurant dans la même maison que le commissaire de police?..

BADOULARD.

Son voisinage ne m'a pas préservé, dans le temps, à Paris, de la terrible aventure qui arriva rue Saint-Denis à ma pauvre défunte, feue madame Badoulard...

GERTRUDE.

Laissez donc... sans doute quelque vision de votre part, ou inconséquence de votre chère femme, qui était passablement étourdie.

BADOULARD.

Oui, faites donc l'esprit fort... Ce n'était parbleu pas une vi-

sion... et je fus bien sûr de mon fait... Un soir, il y a environ trois ans, et si je vous ai passé cela sous silence, c'était dans la crainte de vous rendre peureuse; nous étions dans le mois de novembre; j'étais invité à passer la soirée chez un de mes amis... et madame Badoulard avait mieux aimé rester... je lui avais dit de ne pas s'inquiéter de moi, que je rentrerais un peu tard... enfin, n'importe... Il se trouve que l'ami en question avait été forcé de partir pour la campagne... son épouse venait de le rendre père... plutôt qu'il ne s'y attendait... ça arrive dans dans les ménages... enfin, n'importe.

GERTRUDE.

Au fait, mon frère.

BADOULARD.

Me voilà donc forcé de m'en revenir... j'étais sûr, d'ailleurs, de faire plaisir à ma femme... Il était sept heures du soir, toutes les boutiques encore ouvertes... excepté la nôtre... vous savez que les marchands de draps ferment à la nuit tombante. Je rentre... je monte... je sonne... on n'ouvre pas... je sonne plus fort... On ouvre... et je trouve ma femme toute tremblante. Je lui demande ce qu'elle a... elle me dit que ce n'est rien, pour ne pas m'effrayer... et tout-à-coup, j'aperçois... dans l'ombre... quelque chose qui filait du côté de la porte... je crie... je m'approche avec la lumière, et je vois... un jeune voleur!.. car c'en était un !.. Il en convint tout de suite... et ma femme aussi... ma présence l'avait terrifié...—Oui, monsieur, me dit-il, ce n'est que trop vrai, je suis un voleur!..—Et vraiment, s'il ne l'avait pas dit, je ne m'en serais jamais douté... car il n'en avait pas l'air. Joli garçon, très-bien mis... Pour ne pas donner de soupçons... les coquins sont si adroits!.. il se jeta à mes pieds, en m'assurant que c'était la première fois, que cela ne lui arriverait plus... Je ne voulus pas perdre ce jeune homme... il se dégagea brusquement de mes deux mains, et je le laissai partir... Ma pauvre femme fut ravie de ce trait de générosité... elle m'en faisait toujours compliment.

GERTRUDE.

C'est d'un brave et digne homme... Mais cela aurait dû vous aguerrir?..

BADOULARD.

Au contraire, ça m'a rendu très-défiant... Quand je pense que je l'ai revu plusieurs fois dans d'excellentes sociétés!.. A-t-on idée d'une pareille effronterie?..

GERTRUDE.

Et vous ne l'avez pas dénoncé?

BADOULARD.

Pure bonté d'âme... mais c'est qu'il était d'une audace!.. Enfin, croiriez-vous qu'un jour, dans un salon, on me propose une partie d'*écarté*... Je m'approche de la table... et je reconnais mon gaillard qui venait de passer onze fois!.. je crois bien qu'il avait passé!.. Ah! par exemple, je vous avoue que, pour cette fois, je n'y ai pas tenu!.. Je me suis sauvé comme si le diable m'emportait, et je n'ai jamais remis le pied dans la maison.

GERTRUDE.

Je vous réponds que pareille aventure ne m'arrivera jamais.

BADOULARD.

Tout ce que vous voudrez ; mais je ne dors pas tranquille : nous ne sommes pas assez de monde ici.

GERTRUDE.

Mais, outre le commissaire de police, n'avons-nous pas Dragon, que le jardinier lâche tous les soirs ?

BADOULARD.

Oui, joli gardien!.. un chien qui ronfle toute la nuit... et qui n'est pas du tout à son affaire... Aussi, avant huit jours, M. Dragon sera destitué.

GERTRUDE.

Mon frère, on ne doit jamais renvoyer ses anciens serviteurs.

BADOULARD.

Du tout, du tout, j'en ai un autre en vue qui sollicite la place et qui l'aura... un animal excellent qui n'est pas cinq minutes sans aboyer... et des moyens ! une basse-taille superbe !

GERTRUDE.

AIR : Vaud. de *Irons-nous à Paris ?*

Voilà pourtant comme on donne les places...
Oui, le talent modeste a toujours tort :
Car avant tout, pour obtenir des grâces,
Il faut crier, et surtout crier fort,
Pauvre Dragon, vraiment tu me rappelles
Des vieux commis que l'on veut renvoyer :
On réforme les plus fidèles,
Pour prendre ceux qui savent aboyer.

BADOULARD.

Tenez, ma sœur, si vous vouliez seulement marier notre nièce, ça nous ferait un homme de plus.

GERTRUDE.

Je m'occupe sérieusement de l'établir... Ce soir encore je la mène au bal.

BADOULARD.

Sans chercher dans les quadrilles, n'avons-nous pas ce jeune homme qu'on nous avait proposé, et dont elle a fait la connaissance quand elle est allée à Orléans avec sa cousine Desrosiers?..

GERTRUDE.

M. Isidore Verneuil? je ne l'ai jamais vu ; mais je n'en voudrais pas pour moi-même.

BADOULARD.

Allons, ma sœur, je ne veux pas vous contrarier, parce que vous devez laisser toute votre fortune à Dorothée, et je vais aller faire ma toilette.

GERTRUDE.

Vous venez avec nous?

BADOULARD.

Non, je vais au cercle de la ville, lire les journaux, et faire une

partie de billard ; mais j'irai vous retrouver sur les dix heures avec la lanterne.

GERTRUDE.

N'y manquez pas. mon frère, deux demoiselles seules, dans les rues à une heure aussi avancée ; il y a tant de mauvais sujets !

(Badoulard sort.)

SCENE II.

GERTRUDE, *seule.*

Dieu merci, je ne manquerai pas de bras, monsieur Bonvoisin sera à son poste... il se trouvera là comme par hasard... on a beau dire, rien n'est tel que le mystère en amour... et puis nous avons tant de mesures à garder tous les deux... moi d'abord avec la réputation que je me suis faite... et lui en sa qualité de fonctionnaire public... (*On frappe quelques petits coups à la porte.*) Ah ! c'est sa manière de frapper... l'imprudent ! il doit me voir ce soir au bal... et il faut encore ... (*Tendrement.*) Entrez...

SCÈNE III.

GERTRUDE, M. BONVOISIN.

BONVOISIN, *ouvrant la porte avec mystère, et arrivant sur la pointe du pied.*

Bonjour, petite voisine...

GÉRTRUDE, *avec un petit air boudeur.*

Ah! ça, monsieur, pourriez-vous me dire ce que vous venez faire ?..

BONVOISIN.

Méchante !.. mais il me semble que ça se devine... est-ce que vous n'avez pas reçu ma lettre ?

GERTRUDE, *tirant une lettre de son sein.*

La voici...

BONVOISIN.

Oh! ne la dérangez pas...

GERTRUDE, *lisant.*

« On dit que Cupidon qui chérit le mystère... » (*Elle ouvre le secrétaire, et y serre la lettre.*) Je trouve que vous écrivez bien.

BONVOISIN.

Pour un homme habitué à faire des rapports et à dresser des procès-verbaux, je ne tourne pas trop mal le billet doux...

AIR : *de Voltaire chez Ninon.*

L'amour à tout donne l'essor ;
Il ferait marcher des béquilles. .
Et vous savez que c'est encor
Par lui que l'esprit vient aux filles.
Aux sots même pris dans ses lacs
Il sait donner de la malice !
Pourquoi n'en donnerait-il pas
Aux commissaires de police ?

GERTRUDE.

Mais à quoi bon s'écrire, quand on demeure dans la même maison?.. et si l'on surprenait nos lettres!..

BONVOISIN.

N'aie pas peur, Gertrude... il est un dieu pour les amans !..

(Il s'approche d'elle.)

GERTRUDE, *minaudant.*

Allons, finissez, enfant... je vous avais fait une réponse bien gentille que je comptais vous glisser à la faveur du bal... mais vous ne l'aurez pas...

BONVOISIN.

AIR : Vaud. de *Partie carrée.*

C'est de ce bal, justement, chère amie,
Que je venais vous parler... tous les deux
Dans un salon faire tapisserie,
Convenez-en, c'est assez ennuyeux.

GERTRUDE.

Parlez pour vous, cavalier émérite,
Car moi qui brave encore les faux pas,
Je danserai bien sûr, si l'on m'invite...

BONVOISIN.

Vous ne danserez pas.

GERTRUDE.

Vilain jaloux!

BONVOISIN.

Devant le monde, on ne peut se rien dire... enfin je voulais vous conduire ce soir au spectacle...

GERTRUDE, *vivement.*

Vous avez des billets?

BONVOISIN.

Est-ce que je n'ai pas ma loge?

GERTRUDE.

Tiens, c'est vrai, la loge du commissaire de police... elle est commode votre loge, mais elle est furieusement étroite...

BONVOISIN.

On tient toujours une personne de front sur le devant...

GERTRUDE.

Et qu'est-ce que l'on donne?

BONVOISIN.

Un acteur de Paris qui est en tournée... monsieur... monsieur... Odry...

GERTRUDE.

Ah! Odry... je connais...

BONVOISIN.

Un homme superbe...

GERTRUDE.

J'en ai entendu parler, un acteur de l'Odéon... Dieu, moi qui suis folle de la tragédie!.. (*Changeant de ton.*) Mais ma nièce... que je dois mener au bal...

BONVOISIN.

Elle ira se coucher... Cette petite nous gêne toujours, pourquoi ne la mariez-vous pas?

GERTRUDE, *soupirant.*

Ce n'est pas si facile que vous croyez de trouver un mari!..

AIR *de l'Artiste.*

J'ai bien quelqu'un encore
Pour elle, un marguillier...

BONVOISIN.

Et ce jeune Isidore?

GERTRUDE.

On ne peut les marier.
On dit qu'il est aimable
Et très-fort de son goût,
Mais pas de mœurs...

BONVOISIN.

Ah! diable!
Oui, les mœurs avant tout.

(*Il l'embrasse.*)

Il est bon d'être aimable,
Mais les mœurs avant tout.

(*Il l'embrasse encore.*)

(Dorothée paraît à la porte de sa chambre.)

GERTRUDE, *à mi-voix.*

Achille, prenez donc garde... voilà Dorothée; voulez-vous donner des idées à cette enfant?..

(Bonvoisin se redresse et prend une attitude sévère.)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, DOROTHÉE, *en toilette de bal, un livre à la main.*

DOROTHÉE, *avec embarras.*

Pardon, ma tante, je vous croyais seule.

BONVOISIN, *à mi-voix.*

La petite nous a vus...

GERTRUDE, *allant prendre vivement Dorothée par le bras.*

Eh! bien, où allez-vous, mademoiselle? Est-ce que M. Bonvoisin vous fait peur?

DOROTHÉE, *naïvement.*

Non, ma tante, mais comme j'ai vu qu'il vous parlait à l'oreille... j'ai pensé que vous aviez peut-être des secrets à vous dire...

GERTRUDE, *comme soulagée d'un poids.*

C'est très-bien, mon enfant; en effet, monsieur Bonvoisin me disait des choses au-dessus de ta portée, et en te voyant il a jugé à propos de finir la conversation d'un peu plus près.

DOROTHÉE.

C'est ce que je me suis dit ensuite; car... d'abord...

(Elle rit naïvement.)

GERTRUDE, *qui redevient inquiète.*

D'abord quoi?

DOROTHÉE.

Oh! rien, ma tante, c'est une simplicité de ma part.

GERTRUDE, *avec sévérité.*

Enfin, mademoiselle?

DOROTHÉE, *embarrassée.*

Vous allez vous moquer de moi. (*Elle rit toujours avec naïveté.*) J'ai cru dans le premier moment...

GERTRUDE.

Vous avez cru?..

DOROTHÉE.

Que monsieur Bonvoisin vous embrassait... là...

GERTRUDE.

Oh! la sotte.

(Elle lance un regard à Bonvoisin.)

BONVOISIN, *de même à mi-voix.*

Voyez-vous la petite chercheuse d'esprit!.. comment elle a cru que je vous... (*Il rit et s'approche de Dorothée en lui frappant sur la joue.*) Pauvre petite, il ne faut pas rougir pour ça.

DOROTHÉE.

Dam, monsieur le commissaire, ce n'est pas ma faute.

BONVOISIN.

Aussi on ne vous mettra pas en prison. (*Il l'embrasse.*) Embrassez-moi et il n'y paraîtra plus.

GERTRUDE, *bas, le pinçant.*

Eh! bien, dites donc vous? qu'est-ce qui vous prie?..

BONVOISIN, *bas, ricanant.*

Non, c'est que je lui parle à l'oreille.

GERTRUDE, *passant au milieu.*

Mauvais sujet!.. (*Haut.*) Allons, mademoiselle, retournez dans votre chambre, et une autre fois ne venez pas interrompre les conversations.

DOROTHÉE.

Mais, ma tante, est-ce que nous n'allons pas bientôt partir?

GERTRUDE.

Non, mademoiselle, nous n'allons plus au bal.

DOROTHÉE.

Ah!.. ah! ma tante, vous voulez me faire peur.. Et votre robe neuve que vous avez mise?

GERTRUDE.

Je l'étrenne pour un meilleur usage... monsieur Bonvoisin m'accompagne au sermon, à une société de bienfaisance.

DOROTHÉE.

Ah! mon Dieu, mon Dieu. (*A elle-même.*) Ma cousine Desrosiers qui avait fait inviter M. Isidore exprès pour moi.

GERTRUDE.

Que marmotez-vous entre vos dents?

DOROTHÉE.

Je dis que ce n'est pas en restant toujours enfermée que je trouverai à me marier.

(Gertrude met des gants, prend son sac.)

BONVOISIN.

Mon enfant, rapportez-vous en là-dessus à votre bonne tante.

DOROTHÉE.

AIR *de Téniers.*

Oui, pour sa nièce aussi bien que pour elle,
Si ma bonne tante s'y prend,
Je n'aurai plus qu'à rester demoiselle.

GERTRUDE, *à Bonvoisin.*

Vous l'entendez, ah! c'est trop fort vraiment,
Moi, demoiselle!..

BONVOISIN, *à Gertrude.*

Allons point de colère.

GERTRUDE.

Moi, demoiselle! ah! j'en meurs de dépit.

BONVOISIN

Mais faut-il donc vous emporter, ma chère,
Contre un enfant qui ne sait ce qu'il dit.

GERTRUDE.

C'est la lecture qui vous monte la tête!.. Qu'est-ce que c'est que ça?

DOROTHÉE, *pleurant.*

Les Aventures de Télémaque.

GERTRUDE, *lui prenant le volume.*

Je le disais bien... des mauvais livres.

DOROTHÉE.

C'est un prix que j'ai eu à ma pension.

GERTRUDE.

Il y a dedans une *Calypso* qui est du plus mauvais exemple...

BONVOISIN, *à Gertrude.*

Allons, allons, vous savez que vous êtes sujette aux nerfs...

AIR :

Je ne vois plus aucun obstacle,
Nous ferons bien de nous presser,
Car voici l'heure où le spectacle...
(*Se reprenant,*)
Où le sermon va commencer,
Vite, allons nous placer.

GERTRUDE, *jetant le livre.*

Que d'ici *Calypso* déloge!..
Quittez cette robe de bal,
Et relisez votre *Eucologe*...
C'est instructif, et c'est moral!

ENSEMBLE.

BONVOISIN ET GERTRUDE

Je ne vois plus aucun obstacle, etc.

DOROTHÉE.

On trouve toujours un obstacle,
Quand il s'agit de m'amuser,
Jamais de bals, ni de spectacle;
Moi, qui ce soir croyais danser,
Seule, on va me laisser.

(Bonvoisin donne le bras à Gertrude et sort avec elle.)

SCÈNE V.

DOROTHÉE, *seule.*

Dieu! que les demoiselles qui ont des tantes sont donc malheureuses!...

(Elle se mire.)

AIR : *Ah ! qu'ils sont heureux de danser.* (de Panseron.)

Ah ! vraiment c'était bien la peine
De tâcher de n'être pas mal,
Moi, qui depuis une semaine,
Chaque nuit rêvais de ce bal.
D'ici j'entends la contredanse,
Isidore va s'y placer,
Et, tandis qu'à lui je pense,
Avec d'autres il va danser.

Mon Dieu, mon Dieu, quel esclavage !
A quoi sert donc d'avoir seize ans ?
On a de bons yeux à mon âge,
Pour regarder les jeunes gens...
D'ici j'entends la contredanse, etc.

Mais mon oncle Badoulard est bon, il me mènera au bal... oui, allons lui conter mes peines, et le prier bien gentiment...

(On entend le bruit d'un carreau cassé.)

DOROTHÉE, *s'arrêtant.*

Ah! mon Dieu, qu'est-ce que j'entends?

ISIDORE, *frappant à la fenêtre.*

L'amour!

DOROTHÉE.

O ciel!.. cette voix!.. serait-il possible?..

(Elle court à la fenêtre qu'elle ouvre et l'on voit Isidore.)

SCÈNE VI.

DOROTHÉE, ISIDORE, *sur le haut d'une échelle qui est appuyée contre la terrasse.*

ISIDORE, *avec un sang-froid comique et avançant la tête.*

N'est-ce pas ici que demeure mademoiselle Dorothée?

DOROTHÉE.

Monsieur Isidore!.. quelle imprudence!.. est-il permis de faire des choses pareilles?

ISIDORE, *qui a sauté dans la chambre.*

AIR : *de Julie.*

Des amoureux j'imite le modèle,
Le trop sensible tourtereau,
Ainsi que moi, séparé de sa belle,
De sa prison compte chaque barreau.
S'il ne peut pas la tirer d'esclavage

Où là retiennent des méchans,
Et lui donner la clé des champs...
Il tâche d'entrer dans sa cage.
Oui, n'ayant pas sur lui la clé des champs,
Il tâche d'entrer dans la cage.

(Il veut l'embrasser.)

DOROTHÉE.

Finissez donc!.. que dirait ma tante si elle vous voyait...

ISIDORE.

Comme elle ne peut pas nous voir, elle ne dira rien.

(Il l'embrasse.)

DOROTHÉE.

Mais mon oncle, je tremble qu'il ne vous surprenne.

ISIDORE.

Il aura bien la complaisance de n'en rien faire.

DOROTHÉE.

Et moi, Monsieur, est-ce que vous me comptez pour rien?

ISIDORE.

Vous êtes toujours nécessairement un peu moins sévère que monsieur et madame votre tante... je veux dire que madame et monsieur votre oncle.

DOROTHÉE.

Mais enfin, dites-moi donc par quel hasard vous n'êtes pas au bal, et quelle idée vous a pris de venir ici comme ça tout à coup par la fenêtre?

ISIDORE.

Je vas vous dire, j'étais chez madame Desrosiers.. je suis arrivé qu'ils étaient encore à table, dans l'idée que vous viendriez de bonne heure.. ils étaient au désert; tout le monde se lève.. — Ah! voilà monsieur Isidore! voilà monsieur Isidore! vous allez prendre quelque chose avec nous, — Non.. — Si.. — Non.. — Si.. enfin j'accepte un petit verre d'huile de rose pour ne pas avoir l'air ridicule. On passe au salon.. votre cousine vient me prier tout bas de faire danser une jeune personne de vingt-cinq à quarante ans que l'on n'invitait pas.. Je lui dis: je vous suis bien obligé, mais je ne veux danser qu'avec Dorothée.

DOROTHÉE.

Ce pauvre monsieur Isidore!

ISIDORE.

Elle me répond: sa tante vient de me faire dire à l'instant que Dorothée est malade et ne veut pas venir au bal.

DORTHÉE.

Oh! si jamais j'aurais cru ma tante capable de mentir à ce point là!..

ISIDORE.

— Et mam'selle Gertrude viendra-t-elle? — Non; elle profite de-ça pour aller au spectacle.

DOROTHÉE.

Au spectacle!.. Elle m'a dit qu'elle allait au sermon...

ISIDORE.

Laissez-moi donc finir.

DOROTHÉE.

Ah ! ben, par exemple !..

ISIDORE.

J'étais de là... les yeux au plancher... comme un homme surpris par la foudre ; enfin, de désespoir, j'invite ma jeune personne. On se met en place ; mais au moment de partir du pied droit, je me retourne du pied gauche, et pendant que ma danseuse balançait vis-à-vis d'elle-même, je sors comme un fou dans la rue, sans chapeau... Je connaissais votre maison, je viens rôder à l'entour. J'aperçois un échafaudage... cette vue me rappelle que je suis architecte, amoureux avec ça... et une échelle contre une terrasse... il ne m'en faut pas tant : je grimpe, je m'élance, et me voilà.

DOROTHÉE.

Quand je pense que vous pouviez vous blesser !..

ISIDORE.

Ça me connaît les échelles... D'ailleurs, je l'aurais voulu... ça m'aurait rendu bien plus intéressant... vous m'auriez mieux aimé avec un bras ou une jambe de moins.

DOROTHÉE.

Je vous aime autant comme vous voilà...

ISIDORE.

Vrai ? c'est bien délicat de votre part... Vous ne m'avez donc pas oublié ?

DOROTHÉE.

Mais vous, monsieur, depuis près de trois mois que je ne vous ai vu ?..

ISIDORE.

Foi d'architecte, je n'ai que vous en tête chaque fois que je visite un bâtiment...

AIR : *de Ninon chez madame de Sévigné.*

Dans une salle bien ornée
Je dis : « Comme nous dinerions ! »
Dans un salon à cheminée :
« Ah ! comme nous nous chaufferions ! »
Dans un boudoir... ah ! je me sauve...
D'amour mes sens y sont émus...
(*Presque au public.*)
Et, lorsque je vois une alcove,
Jugez quand je vois une alcove...
Ah ! c'est fini, je n'en dors plus !

DOROTHÉE.

On dit pourtant que vous êtes un mauvais sujet, et qu'à Paris et à Orléans vous avez fait la cour à tout plein de dames et de demoiselles ?

ISIDORE.

Des inclinations de commençant... j'étais si jeune !.. Je ne savais pas ce que je faisais... j'avais une passion toutes les semaines...

Si je vous avais connue, je vous aurais aimée aussi... mais je ne vous connaissais pas.

DOROTHÉE.

Vous me connaissez maintenant.

ISIDORE.

Aussi, plus que vous, rien que vous... pas autre chose que vous... Tenez, votre bague elle est là, toujours là...

DOROTHÉE.

D'abord, si vous me trompiez, ça ne vous avancerait à rien : j'en mourrais...

ISIDORE.

Et moi aussi... ça ferait du joli...

BADOULARD, *dans la coulisse.*

Dorothée!..

DOROTHÉE.

Ah ! mon Dieu !..

ISIDORE

Qu'est-ce que c'est que ça ?

DOROTHÉE.

Mon oncle, sauvez-vous...

ISIDORE, *tranquillement.*

Je ne veux pas m'en aller.

DOROTHÉE, *effrayée.*

Mais il va vous voir...

ISIDORE.

Dans ces cas là, on se cache.

BADOULARD, *dont la voix se rapproche.*

Ma petite Dorothée !..

DOROTHÉE.

Le voilà... vite derrière ce rideau. (*Elle pousse Isidore derrière les rideaux de l'alcove*)... (*A mi-voix.*) Et vous me promettez bien de vous en aller dès qu'il sera parti ?..

ISIDORE, *passant la tête entre les rideaux.*

L'oncle va sortir ?.. ah ! ben, c'est bon... (*Dorothée lève la main, il se retire, puis reparaît tout-à-coup entre les rideaux.*) Coucou!.. ah ! le voilà...

DOROTHÉE, *avec une impatience chagrine.*

Ah ! mon Dieu, mon Dieu...

ISIDORE, *fermant les rideaux.*

Fait... ah ! fait...

SCENE VII.

DOROTHÉE, BADOULARD, *toujours en robe de chambre, mais habillé et chaussé.* ISIDORE, *caché derrière les rideaux de l'alcove qui ne touchent pas à terre et laissent apercevoir le bas de ses bottes.*

BADOULARD ; *il entre, sa cravatte et son habit sur un bras, son chapeau sous l'autre et ses pantoufles à la main.*

Eh ! ben, mon enfant, est-ce que tu es devenue sourde?

DOROTHÉE, *émue.*

Non, mon oncle...

BADOULARD.

Je t'appelle depuis une heure... pourquoi me laisses-tu seul !.. tu sais que je n'aime pas ça.

DOROTHÉE

Je vous croyais sorti.

BADOULARD.

Ta tante est partie sans m'aider à mettre ma cravate... la bonne est allée je ne sais où, de sorte que je me trouve dans un abandon total, pour passer mon habit et brosser mon chapeau.

ISIDORE, *à part.*

Il ne pouvait pas le brosser lui-même, ganache!..

DOROTHÉE.

Attendez, mon petit oncle, je vais vous arranger tout ça.

(Elle le débarrasse de l'habit, de la cravate du chapeau et des pantoufles.)

BADOULARD, *rajustant sa perruque devant le miroir.*

Ma pauvre défunte m'avait habitué à tous ces petits soins... toutes les fois que j'allais sortir, elle était d'un empressement!... (*Dorothée a posé les pantoufles à la porte d'entrée, l'habit, le chapeau et la cravate sur un fauteuil.*) Eh ! bien, Dorothée, tu mets mon habit sur ma cravate, tu vas la chiffonner, mon enfant... il vaut bien mieux la poser sur le lit de ta tante.

(Il a pris la cravate et va pour ouvrir les rideaux de l'alcove.)

DOROTHÉE, *se mettant devant lui et lui arrachant la cravate.*

Donnez, donnez, mon oncle.

BADOULARD.

Fais donc attention... tu l'arraches, tu la déchires...

DOROTHÉE.

Je vais vous faire un joli nœud, ça ne paraîtra pas. (*Badoulard a ôté sa robe de chambre, il se baisse un peu et Dorothée lui aide à mettre sa cravatte.*) Comme vous êtes coquet aujourd'hui !

BADOULARD.

Ah ! ça, dis donc, et toi ? j'espère que te voilà en toilette ?

DOROTHÉE, *se regardant.*

Oh ! ne m'en parlez pas... ma tante veut que je reste... et j'ai gardé ma belle robe pour me consoler... j'en dansais toute seule de colère..

(Elle brosse le chapeau.)

BADOULARD.

Tu avais là un joli cavalier...

ISIDORE, *à lui-même passant la tête.*

Mais je le présuppose.

(Badoulard a pris son habit et essaie à le mettre.)

DOROTHÉE, *à elle-même après avoir brossé le chapeau.*

Mon oncle va s'en aller... je serai seule avec monsieur Isidore.

BADOULARD, *qui fait des efforts inutiles.*

Dorothée, viens donc à mon secours...

DOROTHÉE, *allant à lui et l'aidant.*

Pardon, mon oncle...

BADOULARD, *qui a boutonné son habit de travers, se regardant dans la glace.*

A la bonne heure, voilà un habit qui me va bien, je ne sais pas pourquoi mon tailleur ne les fait pas tous de même.

DOROTHÉE, *embarrassée.*

Mon oncle, jé voulais vous dire...

BADOULARD, *enchanté de lui.*

Là, donne-moi mon chapeau.

DOROTHÉE, *le lui donnant comme à regret.*

Vous êtes donc absolument forcé de sortir ce soir?

(Isidore lui fait signe de se taire.)

BADOULARD.

Belle demande!

DOROTHÉE.

C'est qu'il est déjà tard.

(Nouveaux signes d'Isidore qui se débat entre les rideaux.)

BADOULARD, *à lui-même.*

Est-ce que par hasard elle aurait peur aussi... c'est étonnant comme cet enfant-là tient de moi. (*Dorothée répond aux signes d'Isidore.*) Mais il ne faut pas encourager de pareilles faiblesses. (*Il se retourne et aperçoit la fenêtre ouverte.*) Allons, j'avais recommandé de fermer les fenêtres et les volets. (*Il y va.*) Et cette échelle qui reste là pendant la nuit! je vous demande un peu si ça a le sens commun..

DOROTHÉE, *vivement.*

Mais, mon oncle, elle ne gêne pas, cette échelle.

BADOULARD.

Je crois bien qu'elle ne gêne pas... elle serait même très-commode pour quelqu'un qui voudrait s'introduire ici. (*Isidore fait signe que oui, Badoulard renverse l'échelle; à la cantonnade.*) Joseph!.. rangez-moi donc cette échelle...

(Il ferme les volets et la fenêtre.)

DOROTHÉE, *à elle-même.*

Ah! mon Dieu, il renverse l'échelle... maintenant, monsieur Isidore ne pourrait plus s'en aller quand même il en aurait envie.

(Isidore se frotte les mains.)

BADOULARD.

Là!.. adieu, mon enfant.

(Il va pour l'embrasser.)

DOROTHÉE.

Décidément, vous allez me laisser seule?

BADOULARD.

Mais qu'est-ce que ça peut te faire?

DOROTHÉE, *timidement.*

Mon oncle... j'ai peur...

BADOULARD.

Peur!... voilà le grand mot!.. j'en étais sûr... et peur de quoi? une grande fille comme vous!...

DOROTHÉE, *naïvement, en baissant les yeux.*

Une grande fille comme moi a peur de bien des choses...

BADOULARD, *se moquant d'elle.*

Si ça ne fait pas honte. (*A lui-même.*) Cette chère enfant! le fait est que je me mets à sa place... toute seule le soir dans un appartement. (*Haut.*) Allons, Dorothée, allons, tu sais bien que la double clé de l'appartement ne sort pas du secrétaire de ta tante... ainsi, mon enfant, sois tranquille...

DOROTHÉE.

Ça vous est bien aisé à dire, vous qui êtes un homme!

BADOULARD, *à part d'un air inquiet.*

Qu'est-ce qu'elle a donc ce soir?.. eh! bien, écoute, vas te coucher...

DOROTHÉE, *comme ayant son idée.*

Oui, vous avez raison... (*A mi voix tout le reste de la scène.*) Mais vous m'enfermerez à double tour?..

BADOULARD, *d'un air décidé.*

Du tout, du tout!.. je veux qu'on s'habitue à braver le danger... (*Changeant de ton.*) D'ailleurs, il n'y en a point?.. si je t'écoutais, je finirais aussi par me faire des idées...

DOROTHÉE, *le suppliant.*

Je vous en prie, enfermez-moi...

BADOULARD.

Allons, j'y consens. (*Regardant de côté.*) Cependant, tu n'as rien vu... n'est-ce pas?..

DOROTHÉE.

Non, non... c'est par précaution. (*Elle entre dans sa chambre, en baissant encore la voix.*) N'oubliez pas de retirer la clé.

BADOULARD, *criant.*

Tais-toi donc!.. ne parle donc pas comme ça. (*Il ferme la porte à double tour et retire la clé.*) Allons, bonsoir, mon enfant, bonne nuit. (*A lui-même.*) Diable de petite fille va, avec ses terreurs paniques et sa fureur de parler bas. (*Il regarde autour de lui.*) Voilà pourtant comme on se frappe l'imagination. (*Il aperçoit les bottes d'Isidore, d'une voix tremblante et étouffée.*) Ah! ah! là, là, mon Dieu... Il me semble que j'aperçois des bottes... qui passent derrière les rideaux... oh! oh! oh! (*Il s'éloigne tout tremblant.*) Ce sont bien des bottes... ah! mes jambes refusent de me porter... mes genoux fléchissent... je ne sais pas... si j'aurai la force d'aller chercher le commissaire...

DOROTHÉE, *dans sa chambre.*

Mon oncle, vous rentrerez de bonne heure, n'est-ce pas?

BADOULARD.

Oui! oui!.. i!.. i!.. i!.

(Il s'élance dehors et referme précipitamment la porte.)

SCENE VIII.

ISIDORE, *sortant de derrière les rideaux*, DOROTHÉE, *dans sa chambre.*

ISIDORE.

AIR : *de la Marraine.*

A la fin, le voilà parti...
(*Il va vers la chambre de Dorothée.*)
Venez, venez, ma bien-aimée.
DOROTHÉE, *dans sa chambre.*
Il faut vous en aller aussi,
Quant à moi je suis enfermée.
ISIDORE.
Vous enfermée?
DOROTHÉE.
A double tour.
ISIDORE.
Ouvrez-moi, je vous en conjure,
Je ne sais pas faire l'amour
A travers la serrure.

DOROTHÉE.

Mon oncle a emporté la clé.

ISIDORE.

Et vous l'avez laissé faire?..

DOROTHÉE.

Allez-vous-en bien vite...

ISIDORE.

Ça me fait au contraire l'effet de coucher ici.

DOROTHÉE.

Et ma tante qui va rentrer...

ISIDORE.

Alors, j'aime autant coucher ailleurs... mais par où m'en aller?.. je ne peux cependant pas sortir par la cheminée... comme un simple ramoneur.

DOROTHÉE.

Vous trouverez la clé de l'appartement dans le secrétaire...

ISIDORE.

Dans le secrétaire, vous dites?

DOROTHÉE.

Oui, le petit tiroir à droite...

ISIDORE.

Attendez, m'y voilà.

(Il ouvre le secrétaire et cherche.)

DOROTHÉE.

En descendant, vous prendrez garde... le gros chien est lâché...

ISIDORE.

Ah! si le gros chien s'en mêle... Laquelle est-ce de clés?..

DOROTHÉE.

La plus grosse... Adieu, monsieur Isidore.

ISIDORE, *furetant dans le secrétaire.*

Adieu, mamzelle Dorothée. (*Prenant la lettre que Gertrude avait mise dans le secrétaire.*) Tiens, une lettre; drôle d'écriture. (*Il lit*) « On dit que Cupidon, qui chérit le mystère... »(*Parlant.*) Cupidon... le mystère!.. comment, mademoiselle Dorothée, on vous écrit de pareilles choses?

DOROTHÉE.

Vous n'êtes pas encore parti?

ISIDORE, *qui a regardé l'adresse.*

« A mademoiselle Gertrude. » Non, c'est à la tante... tiens, cette vieille folle, qui n'a pas voulu de moi... pour sa nièce... c'est bon à savoir... signé: Bonvoisin... (*Mettant la lettre dans sa poche.*) Interceptée... Poste restante... dans ma poche...

(Il remet la main dans le secrétaire.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GERTRUDE.

GERTRUDE. *Elle a fait quelques pas dans la chambre, puis elle aperçoit Isidore qui fouille dans le secrétaire.*

Ciel! que vois-je?.. Au voleur! au voleur!

ISIDORE.

Heim, qu'est-ce que c'est... des voleurs? (*Il se retourne et voit Gertrude. A part.*) Je suis pris... que faire?

GERTRUDE, *effrayée au dernier point.*

Ah!.. Au voleur! au voleur!

ISIDORE, *criant plus fort qu'elle, et la poursuivant.*

Au voleur! au voleur! à la garde!

(Gertrude sort en tirant la porte qu'elle ferme à double tour.)

SCENE X.

ISIDORE, *seul.*

Adieu, je vous fuis; bois charmans.

Dans les émeutes, les rumeurs,
Ce sont des ruses légitimes...
J'imite les provocateurs
Se donnant des airs de victimes.
La garde vient... Ces braves gens
Changeant de rôle en bons apôtres,
Font croire qu'ils sont innocens
En criant plus fort que les autres.

(*Il retourne au secrétaire.*) Mais cette maudite clé que je ne trouve pas!.. (*Appelant:*) Mademoiselle!.. mademoiselle chose... les voleurs sont partis... vous les avez fait sauver!.. Ah bah! c'est comme si je chantais... Il parait qu'elle me soupçonne, parce qu'elle ne me connaît pas, et qu'elle m'a vu la main dans son secrétaire...

ces gens de province sont d'une défiance!.. Je me vois déjà jugé à la Cour d'assise du Loiret comme amoureux avec effraction, et imprimé tout de mon long dans la *Gazette des Tribunaux*... Il me faudrait quelque bonne ruse de voleur, quelque tour à la *Mandrin*, à la *Cartouche*... et dire que je n'ai pas lu les *Mémoires de Vidocq*... ce que c'est que de manquer de littérature!.. Si je pouvais... j'y songe... oui, c'est cela. (*Il aperçoit la robe de chambre et ôte son habit.*) Il doit y avoir des pantoufles... (*Cherchant*) une robe de chambre ne marche pas sans ça... juste... (*Il met la robe de chambre et les grandes pantoufles par-dessus ses bottes.*) Je les entends... Eh vite!

(Il s'assied, tire un livre de sa poche et lit tranquillement à la droite des spectateurs.)

SCÈNE XI.

ISIDORE, *assis*, GERTRUDE, BONVOISIN SON SECRÉTAIRE; HOMMES ET FEMMES DU VOISINAGE. (*Les hommes sont armés de bâtons, pelles, pincettes.*)

AIR : *Honneur à la plus belle* (du Dieu et la Bayadère).

Que tout le voisinage
Ici mette en commun
Sa force et son courage,
Nous sommes dix contre un.

GERTRUDE.

Eh bien! où est-il donc, mon frère?

(Elle s'avance près d'Isidore qu'elle prend pour Badoulard et lui frappe sur l'épaule.)

ISIDORE, *retournant la tête seulement.*

Heim! quoi?

GERTRUDE *le regarde saisie de peur.*

Ciel! c'est lui!.. (*Allant aux autres.*) Le voilà! le voilà!...

LES VOISINES.

Ah!..

(Elles poussent un cri perçant et veulent se sauver.)

ISIDORE, *la tête toujours tournée.*

Eh bien! qu'as-tu donc, chère amie?

GERTRUDE.

Chère amie?...

BONVOISIN ET LES AUTRES.

Chère amie!..

ISIDORE, *feignant d'apercevoir les autres à ce moment.*

Ah!... je n'avais pas vu... je croyais que tu étais... non, non! je croyais que vous étiez seule.

BONVOISIN.

Qu'est-ce que cela signifie, mademoiselle, il vous appelle *chère amie* et il vous tutoie!

GERTRUDE.

Eh! monsieur Bonvoisin, je ne le connais pas... c'est une horreur!

ISIDORE, *à part avec intention.*

Ah! Bonvoisin?... (*à mi voix et de façon à être entendu des au-*

tres.) Que diable, aussi, tu ne me préviens pas que tu attends du monde.

GERTRUDE, *reculant.*

Encore!.. ne m'approchez pas. (Les voisins chuchottent entr'eux.)

ISIDORE, *voulant sortir.*

Pardon, messieurs et dames, je ne m'attendais pas à me trouver en soirée... et je vous prie de m'excuser si j'ai paru dans ce négligé un peu badin. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

(Fausse sortie.)

GERTRUDE.

AIR : *Gai Coco.*

Qu'on n'ouvre pas la porte !
Je ne veux pas qu'il sorte !

BONVOISIN, *a Gertrude avec un dépit concentré.*

Songez-y !..

GERTRUDE.

Que m'importe !

BONVOISIN.

Je vais l'interroger !

GERTRUDE.

Eh ! quoi, pourriez-vous croire
Une pareille histoire ?...

BONVOISIN.

Cet interrogatoire
Peut avoir son danger.
Je dois tout lui permettre,
Prendre tout à la lettre,
Je ne serai plus maître...
Songez que je vais être,
Par état, au total,
Obligé de tout mettre...
Dans mon procès-verbal!..

GERTRUDE.

Il peut bien dire tout ce qu'il voudra.

BONVOISIN.

Puisque mademoiselle le veut absolument... monsieur va nous apprendre ce qu'il faisait ici?..

ISIDORE.

Ah ! mais c'est un peu indiscret, ça; c'est peut-être un peu anacréontique...

BONVOISIN.

Expliquez-vous d'une manière cathégorique ?..

ISIDORE, *jouant la pudeur.*

Ah ! ben non !.. vrai, je ne puis pas !.. ça serait trop fort !.. je n'oserai jamais !.. moi, devant des dames !..

BONVOISIN.

On saura vous y contraindre... (Il met son écharpe.)

LE SECRÉTAIRE ET LES VOISINS.

Ah!...

ISIDORE.

Je ne le dirai pas... que diable ! c'est trop croustilleux ; il n'y a

personne de la société qui ne sache pourquoi on met des pantoufles et une robe de chambre... le matin, c'est pour se lever... à cette heure-ci, c'est... pour être plus à son aise...

LE SECRÉTAIRE.

Voilà un drôle de voleur...

GERTRUDE, *à Isidore.*

N'ajoutez pas un mot !..

ISIDORE.

Ah! vous êtes fâchée de ce que vous avez fait... mauvaise tête... ce n'est pas ma faute si tout le monde est dans la confidence!..

GERTRUDE.

Dans la confidence!.. et de quoi, être pervers!..

BONVOISIN.

De quoi? de quoi !.. parbleu, ce n'est que trop clair!..

ISIDORE.

D'abord, je n'en aurais jamais parlé, ce n'est pas mon genre... de ma vie, je n'ai compromis une femme!.. mais voilà ce que c'est que de faire des scènes, d'être jalouse... de croire les cancans, les histoires,.. et puis de crier, d'appeler la garde, lorsqu'un pauvre amoureux veut se justifier et dérober le baiser du raccommodement.

GERTRUDE.

Ah! j'étouffe... mes chers voisins, je vous en conjure... ayez pitié de moi... allez chercher le poste voisin... qu'on l'emmène, qu'on le chasse, qu'il ne profane pas plus long-temps une maison décente... puisque monsieur ne veut pas l'arrêter!..

BONVOISIN.

Corbleu! mademoiselle, je sais mon métier.

ISIDORE.

Certainement!.. on n'arrête pas un homme comme ça... Est-ce que j'ai l'air d'un attroupement?..

GERTRUDE.

Un commissaire de police !..

BONVOISIN.

C'est précisément à cause de cela; il faut qu'une arrestation soit légale... aujourd'hui !

ISIDORE.

Il ne s'agit plus de dire : empoignez-moi cet homme-là ! c'était bon avant la révolution !.. Monsieur est un voleur!.. monsieur est un voleur!.. et vous ne sortez pas de là!.. j'en prends à témoin tous ceux qui m'écoutent !.. Un voleur se serait-il amusé à rester les bras croisés dans une bergère, quand on venait pour l'arrêter?.. Un voleur! quel livre aurait-il dans sa poche? le Code pénal? et moi, qu'est-ce que je lisais?

(Il met le livre sous le nez de Bonvoisin.)

BONVOISIN, *lisant.*

« Vingt-quatre heures d'une femme sensible...»

ISIDORE, *à Gertrude, avec sentiment.*

Que je t'avais apporté !..

GERTRUDE.

Quel monstre !

ISIDORE.

Quel monstre ! quel monstre ! nous sommes toujours des monstres quand nous sommes brouillés avec les femmes !.. et puis le lendemain matin, on est des amours... Non, vous avez cru avoir à vous plaindre de moi... et par votre inconséquence, vous avez déchiré le voile impénétrable qui enveloppait une liaison... une liaison de quatre ans !..

BONVOISIN ET LES AUTRES.

De quatre ans !..

ISIDORE.

Oui, mesdames, quatre ans ! cela vous étonne ?..

GERTRUDE.

Oh ! je n'y tiens plus ! . Monsieur le voleur, grâce ! grâce !.. Au nom du ciel, allez-vous-en !

ISIDORE.

Je ne demande pas mieux...

BONVOISIN, *avec éclat.*

Il ne s'en ira pas !.. je m'empare de l'affaire !..

ISIDORE, *s'apprêtant à quitter la robe de chambre.*

Prenez l'affaire si vous voulez ; mais rendez-moi mon habit.

BONVOISIN, *prenant l'habit et le fouillant.*

Vous ne l'aurez pas !.. je veux faire l'inventaire des poches.

ISIDORE.

C'est ça !.. Vous croyez peut-être trouver des fausses clés... des rossignols ?..

BONVOISIN, *trouvant la lettre.*

Je ne trouve que ce papier.

ISIDORE, *faisant semblant de vouloir le reprendre.*

Oh ! ça, c'est une lettre de femme... je ne souffrirai jamais...

BONVOISIN, *qui à ouvert la lettre, malgré Isidore, lisant.*

« On dit que Cupidon !.. »

GERTRUDE, *stupéfaite.*

Ciel !..

BONVOISIN, *lançant un regard furieux à Gertrude.*

Il est inutile d'en lire davantage !..

Fragment du final du deuxième acte de Fra Diavolo.

ENSEMBLE.

BONVOISIN.

Je connais le coupable
Qu'ici je dois punir.

(*A lui-même.*)

Quel complot effroyable !
Elle a pu me trahir !

GERTRUDE, *à part.*

Quelle ruse effroyable !
Et comment en sortir ?
Me croirait-il capable
D'avoir pu le trahir ?

ISIDORE, *à part.*

Leur amour est au diable,
Ah! c'est un vrai plaisir!
Quel couple incomparable
Je viens de désunir!

LES VOISINS.

Ce voleur est aimable,
Et s'exprime à ravir,
Quel est donc le coupable
Et qui faut-il punir?

(On entend Badoulard dans la coulisse.)

BADOULARD.

Bonvoisin! Bonvoisin!..

SCÈNE XII.

LES MÊMES, BADOULARD.

BADOULARD, *tout essouffle, à Bonvoisin.*

Ah! je te cherchais partout... Eh bien! les coquins sont-ils pris?

ISIDORE, *à part, regardant Badoulard.*

Voilà une figure joufflue que j'ai vue quelque part.

BONVOISIN, *répondant à Badoulard.*

Nous n'avons trouvé ici que monsieur... que nous n'avons pu arrêter faute de preuves. (*Fixant les yeux sur Gertrude.*) Il paraît qu'on l'accusait à tort...

BADOULARD, *se retournant vers Isidore,*

Comment! monsieur!..

BONVOISIN.

Oui, je te conterai...

GERTRUDE, *bas.*

Silence, de grâce...

BADOULARD, *regardant Isidore, et reculant.*

Ah! mon Dieu!

BONVOISIN.

Tu le connais?..

BADOULARD, *saisi de frayeur.*

Mais certainement!..

ISIDORE.

Vous voyez bien que je suis un honnête homme...

BADOULARD.

Je ne me trompe pas, c'est mon fameux voleur!..

GERTRUDE, *triomphante.*

Ah! vous l'entendez!..

TOUS.

Comment!..

ISIDORE.

Que voulez-vous dire?

BADOULARD, *tremblant.*

Arrêtez-moi ce coquin-là!.. c'est le voleur dont je vous ai parlé si souvent!..

GERTRUDE.

L'histoire de ce matin ?..

BADOULARD.

Juste !..

AIR : *Vaudeville d'Arlequin Cruello.*

C'est lui qu'autrefois j'ai surpris,
Ce scélérat infâme,
Un soir, chez moi...

BONVOISIN.

Vraiment, j'y suis...
La chambre de ta femme !...

BADOULARD.

Aujourd'hui, pour comble d'horreur,
Dans l'appartement de ma sœur
Je retrouve le drille,
Près de ma nièce !...

BONVOISIN.

D'après ça,
Il paraît que ce voleur-là
En veut (*bis*) à toute la famille.

TOUS.

A toute la famille !

BONVOISIN, *à Isidore.*

Ah ! ah ! monsieur le drôle, vous voilà confondu !..

BADOULARD, *s'avançant et reculant tour-à-tour.*

Rappelez-vous, scélérat !.. la rue Saint-Denis, n° 503 ; la boutique à l'enseigne du *Croissant-d'Or?..* la chambre au second étage ?..

ISIDORE.

Attendez donc... (*A part.*) Ah ! mon Dieu, est-ce que ce serait le mari de cette belle marchande... que je fréquentais, sous son nom de baptême... (*Haut.*) En effet, je me rappelle cette enseigne... j'étais une pratique de la maison.

BADOULARD.

Oui, jolie pratique !

(Les voisins rient.)

DOROTHÉE, *en dedans.*

Mon oncle ! mon oncle ! ouvrez-moi !..

GERTRUDE.

Vous n'entendez pas ?... cette petite appelle au secours...

(Badoulard lui donne la clef, elle va ouvrir.)

ISIDORE.

Comment me tirer de là ?.. impossible d'aller dire à ce brave homme...

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, DOROTHÉE, *en négligé.*

DOROTHÉE.

Que se passe-t-il donc ? j'entends parler de voleur !.. ça m'a réveillée.

BONVOISIN.

Ne craignez rien, mademoiselle, nous le tenons, le voilà!..
(Il montre Isidore.)

DOROTHÉE, *à part.*

Monsieur Isidore! (*Haut.*) Comment monsieur serait?..

BADOULARD.

Oui, mon enfant... mais sois tranquille, il ne sortira d'ici que pour aller aux galères...

DOROTHÉE.

Aux galères!..

ISIDORE, *à part.*

Allons, elle va croire aussi... (*Haut.*) Mais je n'ai pas pris chez vous une tête d'épingle... j'en fais serment, parole d'honneur!
(Il étend le bras comme s'il prêtait serment, il a fait un pas, sa main se trouve devant les yeux de Gertrude.)

GERTUDE, *l'œil fixé sur sa main.*

Il n'a rien pris!.. et je reconnais à son doigt une bague de ma nièce!.. La voyez-vous?..

DOROTHÉE, *embarrassée.*

Ah! mon Dieu... oui... ma tante...

ISIDORE, *à part, s'éloignant.*

Ah!.. c'est jouer de malheur!..

BADOULARD, *à Bonvoisin.*

Eh! bien, voyons, toi qui es commisaire... qu'attends-tu encore?.. C'est à toi de l'appréhender...

BONVOISIN.

Eh! bien oui, mais c'est que je l'appréhende beaucoup...

ISIDORE, *à Dorothée*

Mademoiselle, vous pouvez m'empêcher d'être traduit devant les tribunaux, exposé sur la place...

BADOULARD.

Ma nièce, venez par ici... n'écoutez point ce criminel...

ISIDORE.

Mademoiselle sait bien que c'est le seul hasard qui m'a amené...

BADOULARD.

C'est le hasard qui vous a mis dans ma robe de chambre?..

ISIDORE, *avec bonhomie.*

Mais, oui, monsieur, je suis étranger dans cette ville... je me suis égaré...

BADOULARD.

Vos pas se sont égarés dans mes pantoufles?.. peut-on raisonner ainsi!...

ISIDORE.

Mon Dieu, Dorothée, je vous en prie... faites-lui comprendre...

BADOULARD, *très-surpris.*

Il vous appelle Dorothée! il vous connaît donc?..

ISIDORE.

Mais, oui, monsieur, c'est elle qui m'a donné sa bague.. Mademoiselle m'adore, et je n'ai jamais été autre chose qu'un amoureux!..

TOUS.

Un amoureux!..

BADOULARD, *l'amenant sur le devant de la scène.*

Un amoureux!.. un amoureux!.. mais alors c'est donc à dire que rue Saint-Denis?..

ISIDORE.

Non, non, je ne dis pas ça. (*A part.*) Diable de rue Saint-Denis, je n'en sortirai pas!

BADOULARD.

A la bonne heure, car enfin quand je vous ai trouvé chez ma femme... Vous étiez bien venu pour voler, je l'espère?.. d'ailleurs, madame Bonvoisin, qui demeurait à côté de nous, me dit fort bien, d'après votre signalement... et si elle était encore de ce monde...

ISIDORE, *à part.*

Oh! quelle idée! (*Haut.*) Eh, bien! monsieur, puisque vous me poussez dans mes derniers retranchemens, je vais tout vous dire...

BADOULARD, *inquiet.*

Oui...

ISIDORE, *avec mystère, à Badoulard qu'il emmène sur le côté.*

Qu'est-ce qui logeait sur le même carré que vous?

BADOULARD.

Comment?

ISIDORE.

Oui, quel était le locataire limitrophe?..

BONVOISIN, *qui s'est approché pour écouter.*

Eh bien!.. c'était moi... moi et mon épouse, madame Bonvoisin...

ISIDORE, *à Bonvoisin.*

Pardon, mon brave homme... ceci ne vous regarde pas... vous voyez bien que nous sommes en affaire...

BADOULARD, *à Bonvoisin.*

Ça va s'éclaircir...

ISIDORE, *bas à Badoulard.*

Sachez donc que j'étais amoureux... (*Mouvement de Badoulard.*) de madame Bonvoisin.

BADOULARD, *à mi voix.*

Quoi?... cette vertueuse femme?..

ISIDORE.

C'était pour cette vertueuse femme que je rôdais sur votre escalier... et un soir que j'allais être surpris, je me réfugiai chez vous... jugez ce qu'un tel aveu me coûte.

BADOULARD, *riant.*

Allons donc... il serait possible! mais elle avait cinquante ans...

ISIDORE, *à part.*

Ah! diable! (*Haut.*) Que voulez-vous, à vingt ans on ne compte pas... c'étaient les jeux de mon enfance...

BONVOISIN, *s'avançant encore.*

Qu'est-ce qu'il te dit donc là? hein? il te fait des révélations?..

BADOULARD, *riant.*

Rien, rien, mon ami...

BONVOISIN, *perdant patience.*

Rien, rien!.. mais à la fin de tout ça, Monsieur, qui êtes-vous?..

ISIDORE, *gaîment.*

Isidore Verneuil, architecte à Orléans...

BADOULARD.

Eh!... on nous avait parlé de vous pour Dorothée...

ISIDORE.

Mais sûrement.

GERTRUDE.

Monsieur Isidore Verneuil!.. je ne souffrirai jamais!..

ISIDORE, *passant près d'elle à mi-voix.*

J'espère que si, Mademoiselle, songez que « Cupidon est ami du mystère... »

BONVOISIN, *à Badoulard.*

Ainsi, ce n'est pas ta sœur qu'il aime?.. tu en est bien sûr?..

ISIDORE.

Je vous prie de ne pas me faire l'injure d'en douter!

BONVOISIN.

C'est que j'adore mademoiselle Gertrude Badoulard...

GERTRUDE, *à Bonvoisin.*

Imprudent!..

BADOULARD, *riant.*

Je m'en étais toujours douté.. (*Montrant Isidore.*) Et tu craignais que monsieur n'eût été sur tes brisées?..

BONVOISIN, *avec importance et à mi voix.*

Dam! tu connais mes idées sur l'honneur conjugal!.. Quand on a eu le bonheur d'avoir une première femme qu'on n'a jamais soupçonnée... on ne voudrait pas que la deuxième...

BADOULARD, *riant, à part.*

Ah! le malheureux... il est jaloux de celle-là et il ne l'était pas de l'autre... comme c'est ça!...

BONVOISIN.

Ah! ça, mais toi, qui me disais que tu avais rencontré autrefois ce jeune homme chez ta femme... Hein? c'est diablement scabreux... Ça ne te fait donc rien?

BADOULARD, *riant.*

Lui!.. chez ma femme?.. Non, non, ça ne me fait rien!..

BONVOISIN, *à lui-même.*

Par exemple!.. il est bon enfant!

(Ils rient tous les deux.)

ISIDORE.

Enfin, à l'avenir, monsieur le commissaire pourra faire la différence d'un amoureux et d'un voleur.

BONVOISIN.

C'est que cela se ressemble beaucoup... (*Bas à Isidore.*) Demandez à mon pauvre ami Badoulard.

BADOULARD, *de même.*

Demandez à mon pauvre ami Bonvoisin.

CHOEUR.

*Reprise de l'*Air : *Que tout le voisinage.*

Mes amis, plus d'alarmes,
Calmons { notre / votre } frayeur;
Déposons { tous les armes,
Déposez
Ce n'est pas un voleur.

DOROTHÉE, *au public.*

Air : *Vaudeville de la Haine d'une Femme.*

Messieurs, avec son caractère,
Si mon oncle entend, par malheur,
Un seul siflet dans le parterre...
Il croira que c'est un voleur.
Ah! revenez tous à la ronde,
Chaque soir, calmer sa frayeur;
Car lorsqu'il est avec du monde,
Oui, lorsqu'il voit beaucoup de monde,
Il n'a plus peur;
Quand il vous voit, il n'a plus peur.

FIN.

MISE EN SCENE.

Badoulard et sa sœur entrent en scène par la porte à gauche des spectateurs. — Il se tient à la droite de sa sœur. — Il sort par la porte latérale à droite au second plan.

Bonvoisin entre par la porte à gauche du spectateur, et tient la droite de mademoiselle Gertrude. Pendant qu'il chante son couplet, elle va placer la lettre dans un tiroir du secrétaire qui est à la gauche des spectateurs et se tient alors à la droite de Bonvoisin. Dorothée entre par la porte à droite des spectateurs et se tient à la gauche de sa tante qui, à l'entrée de sa nièce, est venue au milieu. Au mot *Pauvre petite*, Bonvoisin passe près de Dorothée. Aux mots *Que lisez-vous là*, Gertrude passe à la gauche de sa nièce.

Bonvoisin et Gertrude sortent par la porte à gauche des spectateurs.

Isidore entre par une des deux fenêtres du fond, et se tient à la gauche de Dorothée. Il se cache dans l'alcôve au fond.

Badoulard entre par la porte latérale au second plan et tient la gauche de Dorothée. Pendant quil s'approche du miroir, Dorothée va près de l'alcove, et en redescendant la scène prend la droite de son oncle qu'ella aide à s'habiller.

Aux mots *Vas te coucher*, elle passe à la gauche de son oncle et rentre dans sa chambre.

Après la sortie de Badoulard par la gauche des spectateurs, Isidore sort de sa cachette, et s'approche de la chambre de Dorothée, puis il va au secrétaire. Gertrude, entrée par la gauche des spectateurs, aperçoit Isidore, et crie au voleur en se sauvant.

Tout le monde entre par cette même porte, tandis qu'Isidore, qui a endossé la robe de chambre et la coiffe de Badoulard, est assis à la droite des spectateurs près d'une table. Les voisins sont suivis du commissaire, Bonvoisin, et de Gertrude. Le greffier se place au secrétaire.

Gertrude a la gauche de Bonvoisin pendant le couplet, le commissaire passe auprès d'Isidore et vient de temps à autre près du greffier.

Badoulard entre par la porte à gauche des spectateurs et se place entre le commissaire et sa sœur. Celle-ci va ouvrir la porte de la chambre de sa nièce.

Position des personnages :

Isidore, Gertrude, le commissaire, Dorothée, Badoulard.

Au mot *Tribunaux*, Isidore passe auprès de Dorothée, et celle-ci va prendre place à la droite de son oncle.

Au mot *Amoureux*, Gertrude passe près de sa nièce. — Badoulard vient prendre la droite d'Isidore. Pendant l'éclaircissement donné par ce dernier, le commissaire et les deux greffiers se tiennent un peu à l'écart.

Aux mots *J'espère bien que si*, Isidore passe près de Gertrude puis près de Dorothée après avoir ôté la robe de chambre et les pantoufles.

2-72

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ 2203 P9V6

Carmouche, Pierre François
Adolphe
Le voleur